

**Éthiopiennes n° 104-105.**  
**Littérature, philosophie, sociologie, anthropologie et art.**  
**1<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> semestre 2020.**

*Sociétés et environnement et autres textes*

LA MALADIE DE L'ÉBOLA ET LA PROSOPOPÉE DANS *EN  
COMPAGNIE DES HOMMES* DE VÉRONIQUE TADJO. PROCÉDÉS  
D'UNE RESPONSABILISATION ÉCOLOGIQUE DE L'HOMME

Par Kouakou Léon KOBÉANAN\*

Dans son roman *En compagnie des hommes*, paru en 2017, Véronique Tadjo évoque un pays ravagé par une épidémie d'Ébola particulièrement meurtrière. L'auteur fictif de ce récit est un baobab, ou plutôt Baobab, comme il se nomme lui-même. S'il évoque dans une certaine mesure les souffrances des malades, celles de leurs proches et des personnes impliquées dans la lutte contre cette épidémie, l'essentiel de son récit qui vitupère les humains est un véritable plaidoyer écologique. Cet appel est, de manière singulière, axé sur un discours métaphorique centré sur l'anthropomorphisation de Baobab et de deux autres personnages non-humains. L'analyse que nous allons mener de cette œuvre se propose de caractériser ce phénomène et ses implications suivant une perspective écopoétique. Il est vrai que ce concept présente actuellement des contours mal définis, à cause de sa récente naissance, mais aussi, du fait de ses tiraillements avec des notions voisines (ou concurrentes) telles l'écocritique et la géocritique. L'acception que nous privilégions de cette notion est semblable à celle de Pierre Schoentjes –cité par Claire Jaquier (2015) –, qui estime simplement que l'écopoétique « doit être attentive à tous les usages littéraires de la

\* Université Alassane Ouattara de Bouaké, Côte d'Ivoire

nature ». Dans un entretien accordé à Lucile Schmid (2018), il affirme que la lecture écocritique se mène en « scrut[ant] la lettre du texte, son fonctionnement et sa structure ». Suivant ces propos, l'étude explorera les dimensions stylistique et narrative de la personnification et de la prosopopée ainsi que les effets de sens induits par le discours polémiste de certains personnages. Cette perspective d'analyse permettra, sans doute, de mettre en relief la position de Véronique Tadjo, entre autres, sur les questions liées à l'environnement.

## 1. la concession du don de parole à des non-humains

Dans *En compagnie des hommes*, Véronique Tadjo accorde une grande importance aux étants non-humains de la Terre<sup>1</sup>. Ce phénomène s'observe à travers un discours hyperbolique centré sur la personnification, la prosopopée, ainsi qu'à partir d'un système narratif singulier établi par un certain Baobab.

### 1.1. La personnification et la prosopopée

Patrick Bacry (1992, p.73) affirme que la personnification « procède d'un déplacement dans l'ordre du réel [qui] autorise un changement de registre (du champ de l'inanimé à celui de l'animé), qui permet d'avoir recours, même de façon fugace, à l'immense variété du lexique de l'action ».

La première dimension de la définition de cette figure de style s'observe dans l'attribution d'un visage à la matière inerte, à travers l'expression « [I]a roche au visage dur fait surface » (p.23). Un peu partout dans le texte, un végétal, un virus et un animal sont désignés, contrairement aux usages, sans article. Les lettres initiales de leur nom ne sont pas en minuscules. Elles sont majuscules, identiquement à celles des noms propres humains et se comportent comme ces derniers. Par exemple, Baobab, qui est le principal narrateur du récit, dit que les végétaux éprouvent des sentiments, sont sujets d'actes délibérés et réfléchis tout comme les humains. Il affirme qu'à part les humains, les « millions d'autres espèces » (p. 22) terrestres ressentent une « peine [qui] est lourde » (p.23). Dans le même ordre d'idée, il soutient que certains arbres sont détenteurs « d'une grande sagesse » (p. 22).

Baobab affirme encore qu'après l'une de ses apparitions, « Ébola avait aussi voyagé jusqu'à la métropole » (p.35). Par la même occasion, il met en garde les humains sur les actes et les moyens par lesquels, de l'Afrique, Ébola pourrait devenir une grande pandémie : « [Il y aurait] une [m]enace d'extinction si le virus sautait, prenait le bus, le train, l'avion. S'il traversait les frontières, voyageait en bateau. S'il se cachait dans les larmes d'un enfant, le baiser d'un amant ou l'étreinte d'une mère » (p.36).

De manière générale, comme le dit Patrick Bacry (1992, p.74), de l'octroi d'attributs humains à la dation du don de parole, « il ne reste plus, pour aller jusqu'au bout de cette humanité, qu'à douer de parole les êtres ainsi construits ». C'est ce pas que Véronique Tadjo franchit avec la prosopopée, une forme aboutie de la personnification. Elle est, en effet, une anthropomorphisation plus accentuée du fait que par ce procédé, « un auteur prête [la] parole à ce qui, ou à qui, ne peut pas-ou ne peut plus-parler » (Bacry, 1992, p.75). Ce phénomène est éminemment illustré par Baobab qui est décrit comme un « arbre à paroles » (pp. 19,163). Et il ne s'en prive pas puisqu'il est le principal narrateur.

---

<sup>1</sup> Pour Étienne Klein (2015) dont nous retenons la définition, « le „monde non-humain“ est constitué de tout ce avec quoi les humains sont en interaction constante, c'est à-dire les plantes, les animaux, les virus, le CO2 de l'atmosphère, l'air que nous respirons, le gibier que nous chassons, les glaciers s'il y en a dans notre environnement, et beaucoup d'autres choses encore ».

Dans ses interventions, Baobab montre qu'Ébola et ChauveSouris, parlent eux aussi. Aux pages 141 et 153, il notifie leur prise de parole à travers les annonces suivantes : « La voix glaciale d'Ébola claque dans le matin naissant » et « La voix de Chauve-Souris vient s'opposer à celle d'Ébola ». Suivent alors les interventions respectives du virus et de l'animal. Dans de longues diatribes contre les humains, chacun dénie toute responsabilité dans le déclenchement de l'épidémie d'Ébola.

Dans *En compagnie des hommes*, on observe encore que Baobab est nanti de fonctionnalités narratives hors normes.

## 1.2. La prépotence narrative de Baobab

Avec Baobab, l'amplitude de l'anthropomorphisation s'étend bien au-delà de celles liées aux représentations habituelles de la personnification et de la prosopopée. Effectivement, à l'attribution classique de comportements humains et à la dation de la parole reconnues à ces deux procédés stylistiques, s'ajoutent le statut et les fonctions de narrateur.

Mais ici encore, Baobab n'est pas un narrateur « ordinaire ». C'est un archi-narrateur dont les fonctions narratives exorbitantes seront mises en évidence au moyen de la « distribution différentielle » et de la « qualification différentielle », deux concepts opératoires de Philippe Hamon. Selon ce critique, l'un des critères permettant de déterminer l'importance « physique » d'un personnage est sa « distribution différentielle » visible dans son « mode d'accentuation purement quantitatif et tactique jouant essentiellement sur [son] apparition aux moments marqués du récit (début /fin des séquences et du récit) apparition fréquente » (Hamon, 1972, p. 91). En tant qu'auteur fictif du récit que constitue *En compagnie des hommes*, Baobab est de fait le personnage primordial, dans la mesure où cette histoire est, narrativement parlant, *son* histoire ; une histoire délibérément composée et proposée au narrataire. Même s'il cède la parole à d'autres narrateurs, Baobab est de loin, le personnage qui domine, à travers ses nombreuses et longues « prises de parole ». Cependant, le concept de « distribution différentielle », seul, n'est pas suffisant pour mettre en relief l'importance d'un personnage. La possibilité existe, effectivement, qu'un personnage partout évoqué dans un texte, soit un véritable falot, ou à tout le moins, un comparse relégué à quelque rôle insignifiant.

En appoint, nous recourons à la « qualification différentielle », une autre notion de Hamon qui permet de savoir si un « personnage sert de support à un certain nombre de qualifications que ne possèdent pas, ou que possèdent à un degré moindre, les autres personnages de l'œuvre » (Hamon, 1972, p. 90). Au nombre des « qualifications » de Baobab, on peut d'abord, mentionner le fait qu'il est un narrateur-orchestre. Dans l'œuvre, il se comporte comme l'initiateur et l'animateur d'une sorte de colloque réunissant autant Chauve-Souris, Ébola que des humains. Il donne d'abord la parole à des hommes qui se sont illustrés positivement dans la lutte contre l'Ébola. Après eux, Baobab reprend la parole pour la céder à Ébola, puis à Chauve-Souris.

Mais Baobab n'est pas qu'un simple relais de parole. Il est encore un narrateur compétent qui répond grandement aux critères reconnus au narrateur omniscient que Denis Dormoy (1996,

p. 168) décrit ainsi : « Que voit-il ? Jusqu'où ? Que peut-il savoir ? Comment ? [...]. Ainsi un narrateur omniscient peut révéler les pensées intimes de chaque acteur... ». Dans le récit, les analyses sociologiques et psychologiques pertinentes de Baobab révèlent qu'il possède une connaissance approfondie, non seulement des hommes de « son » village, mais aussi, du genre humain. De plus, il maîtrise les différents règnes de la biosphère ainsi que leurs entrelacs. Par ailleurs, comme le révèle la seconde partie de l'analyse, Baobab peut être encore considéré comme un « narrateur fiable ». Effectivement, en plus de tenir des propos cohérents et crédibles, il est détenteur d'un savoir encyclopédique, relevant de divers domaines telles que la médecine, la sociologie, la botanique et la cosmologie.

Dotés donc de parole, Baobab, Ébola et Chauve-Souris, vont fortement dénigrer les humains.

2. L'homme, un prédateur envers les non-humains et ses semblables Baobab concède que les hommes doivent, dans une certaine mesure, prélever leur subsistance de la nature. C'est pour répondre à ce besoin vital que les pauvres, par exemple, « entrent dans la forêt, la défrichent [...] plantent manioc, igname, maïs [et] chassent le gibier » (p. 27). Mais à côté de ceux-ci, nombre d'humains se révèlent être de cupides prédateurs qui exploitent abusivement la nature.

### **2.1. La rapacité de l'Homme à l'encontre des non-humains**

Selon Baobab, ces humains avides s'attaquent aux arbres de la forêt dont les « troncs s'écrasent dans un bruit de tonnerre » (p.22). Au moyen de bulldozers, de tronçonneuses ainsi qu'avec des machettes et des haches, ils donnent des « coups de butoir » (p. 25) aux forêts pour charger « ces monstres géants de fer et de mort » (p.25) que sont « leurs camions lourds porteurs de billes de bois » (p. 25). Pour installer de grandes exploitations, les « hommes brûlent [les] branches [des arbres], saignent [leurs] troncs [et les] coupent sans pitié, [n'y voyant] qu'une valeur d'échange » (p. 23). Et bien souvent, avec « des essences de bois rares, de bois exotiques » (p. 26), les différentes « récoltes achetées [sont] transportées dans d'immenses navires-conteneurs qui fendent les mers [pour] vider leurs cargos quelque part en Occident, après que les Bourses de Londres, Paris et New York auront décidé des cours mondiaux » (p. 27).

Cet esprit de lucre s'est même emparé des habitants du village de Baobab. Il raconte que « quand de l'or fut trouvé dans la région, [s]on village changea » (p. 32). Pour l'once d'or qui valait deux mille dollar, les villageois « s'acharnèrent sur les arbres et firent le vide pour construire de grands bassins dans lesquels ils triaient les cailloux » (p. 32). Baobab révèle que « même les femmes abandonnèrent leurs poteries et se mirent à la tâche avec l'aide de leurs enfants » (p. 32). Plus déplorable encore, est le fait qu'au contact de l'or, le village a sombré dans la dépravation morale, la criminalité ainsi que dans un oubli du mode de vie et des valeurs ancestraux :

[La] vie devenue poison. Prostitution. Bars. Trafics d'armes. Drogues. Les villageois se transformèrent en une armée de fourmis Magnan, prédatrices redoutables, déterminées à tout anéantir sur leur passage. Il fallait faire table rase du passé. Du jour au lendemain, ils délaissèrent leurs champs, leurs légendes, leurs coutumes, leurs croyances (p.33). Selon Baobab, la surexploitation des richesses naturelles n'arrive même pas à assouvir la cupidité des humains :

Impossible d'arrêter leur voracité. Ils dévorent encore davantage même quand ils ont déjà tout. Et, lorsqu'ils sont repus, ils se tournent vers d'autres envies : denrées, argent, pacotilles. Ils gaspillent. Entre eux, ils s'arrachent les ressources naturelles. Ils creusent dans le ventre de la terre. Ils plongent dans les océans. Ils iront jusqu'au bout » (p. 22).

Baobab montre comment l'exploitation abusive de la forêt et des ressources minières provoque la dégradation des sols. Dénudé par l'abattage de grandes portions de forêts, l'humus s'assèche, générant ainsi un sol rocailleux et appauvri (pp. 22, 23). Pour les formes de vie animale, ces dégradations cumulées sont également catastrophiques. Comme le dit Baobab, « on ne décime pas la forêt sans faire couler du sang » (p. 22). Conformément à cette vérité écologique, chaque fois que

« les arbres s'effondraient, ils emportaient avec eux les animaux grimpants et les créatures grouillantes » (p. 33). Baobab témoigne avoir ainsi « vu des animaux mourir de faim » (p. 23). Les différents biotopes sylvestres tout comme l'aquafaune fluviale sont également décimés :

« Le mercure déversé dans les cours d'eau pour mieux repérer les particules dorées tua poissons, petits crustacés, planctons et algues vert foncé » (p. 32, 33).

Pire, poussés par leur esprit du lucre, ces hommes sont allés jusqu'à s'opposer aux humains qui prônent la vie en symbiose avec la nature dans sa biodiversité.

## **2.2. Le massacre d'autres hommes**

Dans les propos suivants, Baobab révèle encore les humains partisans de la Cause écologique sont malmenés par ces individus véreux : « Ils s'opposent à ceux qui, parmi eux, veulent continuer à vivre près de nous, avec nous » (p. 25). À travers ces paroles, Baobab évoque, sans doute le triste sort des défenseurs de l'environnement. Après des menaces, des persécutions de toutes sortes, nombre d'entre eux finissent par être assassinés par des capitaines d'industries et de riches exploitants agricoles. Par exemple, selon l'ONG Global Witness, citée par *Le Monde* du 30 juillet 2019, « au moins 164 défenseurs de

l'environnement se battant contre des projets miniers, forestiers ou agroindustriels ont été tués en 2018 ». Ce chiffre pour ahurissant qu'il paraît, est cependant en baisse dans la mesure où, selon ce même journal, l'année 2017 fut « la plus meurtrière avec 207 victimes » !

Lors de sa prise de parole, Ébola dénonce aussi cet incompréhensible comportement homicide constaté chez de nombreux humains. Ceux-ci se caractérisent, étonnamment, par une étrange misanthropie observable à l'acharnement qu'ils ont à s'entretuer depuis l'aube de l'humanité, à travers la perpétration de nombreuses « atrocités, des massacres et des génocides » (p.148). Ces tueries ont été orchestrées au moyen d'une inimaginable profusion d'armes toujours plus sophistiquées et, subséquentement, d'une létalité graduelle et plus terrifiante. Au fil de l'Histoire, des hommes ont massacré leurs semblables à « coups de gourdin, couteau, lance, de flèches ou de hache comme dans l'ancien temps, ou à coups de mitrailleuse, de grenades, d'obus, de bombes et d'armes chimiques » (p.148). Mais cela ne leur suffit pas, puisqu'en plus de « s'entretu[er] sans pitié, [ils] invent[ent] chaque jour des façons un peu plus cruelles de faire souffrir et de tuer [ainsi que] de nouvelles raisons de faire la guerre » (p.145). Ébola pense même

que, mus par cette tendance homicide, l'humanité est proche de l'extinction par auto-destruction : « Il y a bien sûr la menace d'une guerre atomique entre pays „„civilisés““, d'une telle magnitude qu'elle serait capable de balayer la vie » (p. 151).

Dans son intervention qui est une diatribe incisive et caustique, Ébola soutient, entre autres, que ces agissements misanthropiques et cannibalesques sont la traduction d'une viscérale cruauté et d'une « incurable maladie de destruction » (p. 145) comme l'a montré Zao dans son morceau « Ancien combattant » qui, d'ailleurs, est pour lui Ébola, la « chanson préférée » (p. 145).

De plus, l'Homme n'a pas à s'impatroniser au-dessus des autres étants, du fait que ses actes qui le rattrapent toujours négativement, révèlent qu'il est, non seulement vulnérable, mais aussi inculte.

### 3. L'homme, un être stupide à régenter

Tout au long du récit, Baobab -rejoint parfois par Ébola et ChauveSouris-, montre que la rapacité des humains a également des conséquences désastreuses sur leur propre existence.

#### 3.1. Les revers de la cupidité de l'Homme

Comme s'emploieront à le démontrer Baobab et Ébola, les humains sont funestement rattrapés par leurs agissements prédateurs. En détruisant les arbres, ils se privent de pluie, puisque ce sont leurs « feuilles [qui] appellent la pluie [et génèrent] une ondée embrassant la nature » (p. 24). De plus, ils protègent contre certaines catastrophes dites naturelles tels que « les avalanches, les glissements de terrain et les coulées de boue » (p. 24) en drainant l'impétuosité des cours d'eau lorsque surviennent de grosses pluies. Par ailleurs, l'épidémie d'Ébola qu'ils craignent tant est l'une des conséquences négatives de leurs méfaits.

La destruction des forêts entraîne la ruée des chauves-souris vers les vergers et les potagers plantés par les humains : « Ne trouv[ant] plus les fruits sauvages qu'elles aiment tant [...], [elles] s'approchent alors des villages, là où il y a des manguiers, des goyaviers, des papayers et des avocatiers à la saveur douce et sucrée. Elles recherchent la compagnie des hommes » (p. 26). Cette promiscuité n'est cependant pas bonne, du fait qu'elle met les hommes en contact avec le virus de l'Ébola dont les chauves-souris sont porteuses. Parfois, le virus se transmet aussi à l'homme au contact du sang des bêtes chassées, comme Ébola le révèle lui-même :

Je n'aime pas voyager. Je préfère rester au fin fond de la jungle intouchée, là où je suis le plus heureux. Sauf quand on vient me déranger. Sauf quand on vient déranger mon hôte [...]. Un homme profane la nature, tire et tue une bête. Il dépèce la carcasse [...]. Le sang frais sur les mains [...]. Il dépose l'animal sur ses épaules et le ramène au village. Il ne sait pas que je suis déjà entré dans son corps. Que je serai à présent dans sa famille. Dans son clan (p. 142).

Comme le révèlent Baobab et Ébola, les épidémies de l'Ébola sont toujours provoquées par les humains eux-mêmes. Elles résultent des effets collatéraux de leurs comportements rapaces caractérisés par un esprit consumériste éhonté au double sens du terme, à la fois comme accapareurs des richesses de la Terre et dévoreurs d'autres êtres vivants. Mais il y a bien pire que les sporadiques épidémies d'Ébola. En effet, ainsi que le déplore Baobab, « des centaines de peuples qui s'étaient abrités dans la forêt ont disparu avec leurs langues, leurs savoirs et leurs

belles coutumes » (p. 24). Dans un dossier abondamment illustré, le magazine *Futura Sciences* (du 11 mars 2017) affirme effectivement que les « menaces qui pèsent sur les tribus isolées sont nombreuses, qu'elles soient au Brésil, au Pérou ou aux îles Andaman ». Elles ont pour noms « déforestation, modernisme, braconnage, maladies ». Et pour illustrer ce phénomène, ce magazine passe en revue certaines des nombreuses tribus au bord de l'extinction du fait des activités déprédatrices humaines et des assassinats, entre autres. Ce sont de telles réalités qui donnent l'occasion à Baobab de dénigrer les humains, en se surhaussant, cette fois-ci, au-dessus d'eux.

### **3. 2. Baobab, un être plus sensé que les humains**

Baobab et Ebola révèlent que le comportement prédateur des humains provient d'un esprit arrogant, d'un sentiment de supériorité par rapport aux autres étants. Selon Baobab, ils « se croient tout permis

[parce qu'ils] se pensent les maîtres, les architectes de la nature [et] s'estiment seuls habitants légitimes de la planète alors que des millions d'autres espèces la peuplent depuis des millénaires » (p. 22). Ébola abonde dans le même sens en ces termes : « Ils préfèrent se bercer d'illusions, se croire au-dessus des autres créatures de la terre. Dominateurs, tyrans de la planète, leur pouvoir est absolu. L'arrogance leur a fait oublier toute limite » (p. 145).

Cependant, en dépit de ces prétendues connaissances et avancées technologiques, les hommes demeurent des êtres incultes et inconséquents. Par exemple, s'ils étaient aussi intelligents qu'ils le prétendent, ils auraient compris que leurs agissements comportent irrémédiablement des effets boomerangs désastreux. Ainsi que l'a mis en évidence Baobab, la dévastation de la forêt, milieu de vie des chauvessouris, les a contraintes à vouloir être « en la compagnie des hommes » (26) ; expression qui donne le titre de l'œuvre, qui de toute évidence est ironique. Il semble, en effet, montrer qu'en dépit de la rationalité dont ils s'estiment les seuls détenteurs, les humains n'ont rien trouvé de mieux que de s'acoquiner qu'avec des chauves-souris, de bien incommodes et dangereuses compagnes ! Par ailleurs, lorsque la maladie de l'Ébola se déclencha, croyant au paludisme, les habitants partirent loin dans la forêt à la recherche des feuilles de *neem*, parce que quelques temps auparavant, « transform[és] en une armée de fourmis Magnan, prédatrices redoutables, déterminées à tout anéantir sur leur passage » (p. 33) pour de l'or, ils avaient détruit toute la végétation. C'est au vu de telles incohérences et des inepties constatées chez les humains que Chauve-Souris les met en garde. En dépit des « nouvelles technologies [...] [dont] la fibre optique qui traverse la planète dans tous les sens » (p. 158), les humains ne seront rien sans les autres formes de vie : « Ils sont détenteurs de la belle parole. Ils savent rêver, créer. Par leur seul désir d'atteindre la perfection. Mais je sais que rien de tout cela n'arrivera s'ils n'apprennent pas à partager entre eux, entre nous, entre les créatures à naître » (p. 158). Plus loin, elle ajoute encore ces paroles sensées :

Prendre, une fois pour toutes, conscience du péril qu'ils font peser sur leur propre espèce et sur toute la biosphère et utiliser leur remarquable intelligence pour éviter la fin du monde. Coloniser l'espace avec leurs grandes fusées ne sera pas une planche de salut pour les hommes. Car, s'ils n'ont pas appris à vivre ici, comment pourront-ils vivre dans l'Ailleurs lointain ? (159)

Au vu des incohérences et des insuffisances des humains, Baobab, dans ses différentes interventions, affiche sa prééminence sur eux, à travers, notamment, les propos suivants : « Je suis Baobab, arbre premier, arbre éternel, arbre symbole. Mes racines plongent dans le ventre de la terre. Ma cime entre dans le ciel. Je cherche la lumière qui éclaire l'univers, illumine la pénombre et apaise les cœurs » (p. 36). Nous avons choisi de décrypter ces propos parce qu'ils reviennent sans cesse, sous une forme presque inchangée au fil du texte (pp. 23, 25-26, 163).

Pour Baobab, les luminaires humains que constituent les différentes autorités morales ont failli. Ils n'offrent qu'une pâle luisance pareille à celle d'un fumignon. Foin donc des philosophes, des intellectuels, des scientifiques et autres « sages de l'Afrique », qui aussi se sont laissé happer par la fièvre de l'or, au mépris de leur devoir de tempérance, de leur statut de gardiens des traditions et des valeurs ancestrales. Il en est de même pour les politiciens dont « les formes de gouvernement, censées rétablir l'ordre, alimentent le chaos [et ne sont que] de véritables mafias régies par des riches qui monopolisent biens et ressources » (p. 150).

Baobab ne se présente pas sous la forme d'un simple végétal, mais comme un être exceptionnel. En affirmant que ses « racines plongent dans le ventre de la terre », il revendique le droit à l'existence, mais se prévaut surtout d'une phénoménale somme de savoirs sur cette planète. De même, quand il dit que sa « cime touche le ciel », il se targue de posséder des qualités spirituelles et transcendantes. Mais il fait plus qu'effleurer le firmament. Il « entre dans le ciel » et se retrouve en présence même du Créateur ! De ce contact privilégié et éthéré, il ressort, aurolé et nanti de prérogatives messianiques. Ce contact l'amène, du coup, à s'arroger le statut de demi-dieu qu'Ébola dénie aux humains (p.158). Et face aux inepties et à l'inconsistance de l'Homme, il le déçoit de son statut de gardien de la Terre et s'impose, en quelque sorte, comme le responsable de la destinée de la Terre et le Tuteur des humains. Cette prétention se voit, de manière concrète, dans le fait que c'est encore sous son ombre bienveillante et sa direction que les rescapés de l'épidémie prennent un nouveau départ dans la vie.

Et il ne soustrait pas aux contraintes de cette tutelle ! Par des tics réprobateurs lors de l'intervention virulente d'Ébola contre les humains, il appelle ce dernier à mitiger ses propos. De plus, ainsi qu'on le découvre dans l'extrait ci-dessus, en dépit des vilénies des humains, Baobab, le tuteur, se fait leur intercesseur en invitant Ébola, à retenir sa haine et sa vindicte à leur rencontre : « J'ai entendu la voix d'Ébola, je ne répondrai pas à sa méchanceté. Il ne comprend pas les hommes et ne considère que leurs défauts dans l'intention de s'absoudre » (p. 163). Il est possible que cette déclaration puisse avoir un autre sens. Dans la mesure où, constamment, Baobab lui-même a démontré scientifiquement que l'épidémie est le contrecoup de la stupidité humaine, le message adressé à Ébola pourrait, possiblement, se lire aussi comme suit : « Ne les décime pas, Ébola. Les hommes sont des gaffeurs. Ce sont de grands enfants qui ne savent pas ce qu'ils font. Aie de la commisération pour eux, s'il te plaît ! ». Quoiqu'il en soit, ces propos (de la page 158), révèlent de sa part, une réelle sympathie pour les humains.

## Conclusion

*En compagnie des hommes* est un roman fortement engagé dans la défense de l'environnement. Ce choix écologique s'observe d'abord dans l'attribution de la parole –à travers les ressources de la personnification et de la prosopopée –, à trois représentants du nonhumain que sont le végétal Baobab, le mammifère Chauve-Souris et le virus Ébola. Par ce déconfinement générique, Véronique Tadjo hisse symboliquement les autres constituants de la biosphère sur le même diapason que l'Homme. Elle montre que ceux-ci, s'ils pouvaient réellement parler, clameraient très haut leur droit à la parole, leur droit de cité sur cette planète, au même titre que les humains. En déniant l'Homme, par ailleurs, de son statut d'être doté de Raison et en le ravalant à la dimension d'un balourd inconscient et stupide, obnubilé par le matériel, face à Baobab et à Chauve-Souris surinvestis d'un su multidimensionnel respectable ainsi que de qualités humaines tels la sagesse, la pitié, l'amour... Tadjo invite les humains à abandonner leur morgue et leur sentiment de supériorité. Elle les exhorte à se départir de leur vision anthropocentrique du monde au profit de celle qui considère la Terre comme une planète plurispécifique. Un autre mérite de Tadjo est d'avoir su éviter les écueils d'irréalité dans lesquels basculent nombre d'écrits fictionnels où le primat est accordé aux non-humains. De tels récits, très souvent, sonnent faux, car coupés des réalités actuelles dominées par la machine, Internet et d'autres technologies de pointe qui n'ont rien à voir avec des cadres bucoliques et/ou romantiques mirifiques et alanguissants. Cela aurait pu être le cas de *En compagnie des hommes*, œuvre largement influencée par la prosopopée. Ce procédé stylistique aurait ainsi pu installer *de facto* ce récit dans une atmosphère nébuleuse et chimérique peu motivante pour l'action sociale et militante. Au contraire, bien que serti dans un moule formel semblant tenir du conte, Véronique Tadjo a su irradier ce récit d'un fort coefficient de réalisme détonnant, apte, autant à désengluer les apathiques de la Cause environnementale de leur aboulie coupable qu'à signifier une injonction ferme et percutante aux destructeurs véreux de la Terre, notre unique planète.

## Bibliographie

BACRY, Patrick, *Les figures de style et autres procédés stylistiques*, Paris, Belin, 1992.

DORMOY, Denis, « Narrateur et point de vue ou comment raconter », dans *Repères. Recherches en didactique du français langue maternelle*, 1996, n°13, pp. 165-190.

HAMON, Philippe, « Pour un statut sémiologique du personnage », dans *Littérature*, n°6, 1972, pp. 86-110.

FUTURA, SCIENCE, « Les peuples indigènes menacés », 2017. <https://www.futura-sciences.com/sciences/dossiers/ethnologie-peuplesindigenes-menaces-1643/>. Consulté le 14 avril 2020

JAQUIER, Claire, « Eco-poétique, un territoire critique ». [https://www.fabula.org/atelier.php?Ecopoetique\\_un\\_territoire\\_critique](https://www.fabula.org/atelier.php?Ecopoetique_un_territoire_critique).

Consulté le 18 avril 2020.

KLEIN, Étienne, « Comment composer avec le monde „non-humain“ ? ». <https://www.franceculture.fr/emissions/la-conversationscientifique/comment-composer-avec-le-monde-non-humain>. Consulté le 25 avril 2020.

LE MONDE, du 30 juillet 2018.

[https://www.lemonde.fr/planete/article/2019/07/30/plus-de-160defenseurs-de-l-environnement-tues-en-2018-selon-uneong\\_5494751\\_3244.html](https://www.lemonde.fr/planete/article/2019/07/30/plus-de-160defenseurs-de-l-environnement-tues-en-2018-selon-uneong_5494751_3244.html). Consulté le 29 avril

2020. SCHMID, Lucile, « Entretien avec Pierre Schoentjes »,

<https://prixduromandecologie.fr/entretien-avec-pierre-schoentjes/>.

Consulté le 14 avril 2020.